

Pour soigner, encore faut-il pouvoir détecter

14 janvier 2012 | Lisa-Marie Gervais | Santé



Photo : Jacques Nadeau - Le Devoir
Élisabeth rencontre sa physiothérapeute à l'Hôpital de Montréal pour enfants. Derrière, son père.



Les commotions cérébrales demeurent des blessures invisibles difficiles à détecter. «Il y en a beaucoup en hockey et au football, mais on en a aussi dans d'autres sports comme en judo. On a eu une jeune en patinage artistique qui était déjà tombée. Il a suffit qu'elle retombe une autre fois sur les fesses pour redevenir symptomatique», a dit Mme Mongrain.

Sylvain Gendron, coordonnateur des sports au collège Notre-Dame, admet avoir des doutes sur la capacité des médecins de première ligne à poser le bon diagnostic. «Pour avoir eu des feedback des parents de mes élèves, les médecins à l'urgence n'ont pas le fine tuning au niveau de la spécialisation pour gérer ça. Autrement dit, s'ils ne Pour soigner, encore faut-il pouvoir détectersont pas neurologues, ils peuvent passer à côté du diagnostic», a-t-il avancé.

Parfois, quand ce ne sont pas les parents qui poussent, c'est le jeune athlète lui-même qui, parce qu'il ne prend pas ses symptômes au sérieux et par empressement de retourner au jeu, ment sur sa condition. «C'est vrai qu'il n'est pas toujours facile de leur faire dire la vérité sur leur état. Mais on est avec tous les jours, on finit par savoir si ça ne va pas, assure Alexandre Cusson, directeur général du collège Saint-Bernard. Il y a quelques semaines, on a eu jeune avec une commotion et les parents voulaient qu'i recommence à jouer avant le délai prescrit par le médecin. Il n'en était pas question.»

Le sort malheureux d'athlètes, tels le joueur de hockey Sydney Crosby ou le footballeur Dave Duerson — qui s'est récemment suicidé il y a un an et dont on soupçonne qu'il souffrait d'encéphalopathies traumatiques —, a certes sensibilisé le monde du sport, reconnaît Lucie Mongrain, directrice adjointe à

l'académie les Estacades. «La mère qui a vu son jeune vomir a vite éliminé la gastro. Elle lui a plutôt demandé ce qui était arrivé hier à la pratique de hockey, souligne-t-elle. Avant, le réflexe aurait été de lui faire prendre quatre Tylenols et de le renvoyer sur la glace. Mais là, c'est vers nous qu'il vient.»
Signe que les moeurs changent, lentement. «Les programmes de sport, on essaie de véhiculer un bon système de valeur. C'est pas une fin en soi, on est dans un processus où il y a encore des embûches. Mais ça change», a-t-elle conclu.